

dernier ennemi, et à l'infâme destin sa dernière victime. Tout m'a trompé, tout m'a menti ; je me suis trompé et menti à moi-même ; j'ai à venger sur le monde et sur moi d'indescriptibles tortures. Longtemps j'ai été à deviner l'énigme qui me tourmente. J'ai voulu m'avancer dans toutes les voies où j'ai cru que je trouverais la lumière et le bonheur. J'ai reconnu que l'œil de l'homme n'est pas fait pour la lumière, et que son cœur et ses sens se refusent au bonheur ; mais je goûte une sorte de joie à voir du sang, des débris, des larmes ; tout ce qui croule dans le monde m'apporte une espèce d'allègement. Il y a une chose qui me plaît dans votre religion, c'est l'annonce du jugement dernier. J'y voudrais être. Une société de moins est un poids de moins sur ma poitrine. Je me distrais à voir toujours une partie de cette stupide humanité creuser pour l'autre des gouffres où elle tombe elle-même ; cependant le spectacle de ses misères n'est qu'une faible compensation de l'horreur qu'elle m'inspire. Ah ! je n'ai pas choisi d'être homme. Si je le pouvais, je ne serais pas un homme : je serais un lion dans ces déserts où d'immondes reptiles habitent seuls les ruines des cités.

VALENTIN.

Je me souviens maintenant d'une parole que je vous ai dite autrefois ; je vous ai annoncé que l'orgueil sauvage qui fermait vos yeux à la lumière de l'Évangile vous rendrait fou. Vous l'êtes.

LE VENGEUR.

Par conséquent, il est inutile que nous raisonnions davantage. Vous avez raison. Voici, en deux mots, le plan de ma folie, et pourquoi je vous apporte la liberté. D'après mon opinion, les saints que vous attendez, et qui devient sauver le monde tarderont fort à paraître. Je ne crains rien qu'une victoire trop facile et trop prompte. Vos bourgeois ne demanderont qu'à se soumettre, et nos chefs révolutionnaires et socialistes qu'à s'arranger avec eux. Les voilà pourvus, ils vont devenir conservateurs. Je ne l'attends point ainsi, et je veux donner à la bourgeoisie des chefs qui l'obligent à résister. L'énergie de vos convictions vous rend propre à ce rôle. Voulez-vous le remplir ?

VALENTIN.

Oui.

LE VENGEUR.

Dites adieu à vos parents.

VALENTIN.

Mes adieux sont faits. Vos satellites ont assassiné mon père et ma mère, et ma femme a pris l'habit des veuves pour ne le plus quitter.

LE VENGEUR.

Elle est jeune et belle, et vous vous aimiez : je vous plains tous deux.

VALENTIN.

Nous sommes chrétiens, et moins à plaindre que vous.

LE VENGEUR.

Peut-être que, si j'avais rencontré beaucoup d'hommes comme vous, mes pensées seraient autres. Donnez-moi la main.

VALENTIN.

Je serrerais votre main quand je n'y verrai plus de sang ; d'ici là, ne me touchez qu'avec votre poignard.

LE VENGEUR.

Vous êtes tel que je vous veux. (Montrant Grifard.) Cet homme va rester pour protéger la maison et ses habitants. Moi, je vous accompagnerai jus-

qu'aux portes de la ville. Sortons d'ici sans mystère, pour apprendre tout de suite aux dictateurs quel est leur pouvoir devant le mien. Plus d'un croit être ministre qui ne sera que juré du tribunal révolutionnaire. Ils s'attendent à régner dans les délices ; je les nourrirai d'angoisses et de sang.

VALENTIN.

O justice de Dieu !

L. VEULLOT.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

(A continuer.)

EDUCATION.

Pour l'Ordre Social.

Mr. le Rédacteur, je vous envoie avec la présente, une LECTURE sur L'ÉDUCATION, préparée dans les cours de l'hiver dernier pour la Société de discussion de Québec. Comme vous vous occupez d'éducation et qu'un bon nombre d'instituteurs sont abonnés à votre journal, j'ai cru leur être utile en la publiant. Pour rendre justice à qui de droit, et éviter le trouble des renvois, des notes et des italiques, je vous donnerai tout de suite le nom des auteurs que j'ai mis à contribution dans le cours de cette lecture : ces auteurs sont Lock, Bonald, Rollin et Agathon, le Baron de Gerando, Guizot, Abbot, Lamotte, l'Abbé Gaultier, Jussieu, A. Berthelot, et l'hon. N. A. Morin. Ce sera donc à des hommes aussi avantageusement connus du public, qu'il faudra attribuer le mérite de cet article, si toutefois il y a.

J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération.

Monsieur,

Votre très humble, et

très obéissant serviteur,

B. MARQUETTE,
Instituteur.

DE L'ÉDUCATION ET DE SON INFLUENCE SUR LA SOCIÉTÉ.

Mr. le Président,

Messieurs de la Société de Discussion.

Dans votre assemblée du 6 Novembre dernier, vous m'avez permis de vous donner une dissertation sur l'éducation, et sur son influence dans la société. La première chose que m'inspire un sentiment de reconnaissance profondément senti, c'est de vous remercier de l'honneur que vous m'aviez fait en me nommant membre honoraire de votre société. Ce témoignage de votre confiance et de votre estime m'est d'autant plus flatteur, qu'il se rattache à un des objets qui m'intéressent le plus : je veux dire l'éducation de la jeunesse de notre pays.

Quel sujet plus propre à vous intéresser pouvais je donc choisir, que celui de l'éducation ? De tous les problèmes qu'à jamais soulevé l'avenir des sociétés anciennes et modernes, l'éducation a toujours été sans contredit le plus grave et le plus important. Il n'en est aucun qui ait excité à un plus haut degré les préoccupations des esprits honnêtes et sérieux. À toutes les époques de l'histoire, et chez presque tous les peuples on a reconnu l'importance de cette grande et utile question. Chez les anciens, tels que les Égyptiens, les Grecs et les Ro-